

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 46

Artikel: Grand Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215081>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qu'il n'exista pas un vieillard à dix lieues à la ronde qui se souvint de l'avoir connue plus jeune en apparence, plus huppée ou plus grandelette. Les gens instruits pensaient même qu'on ne pouvait expliquer naturellement les traditions populaires qui couraient à son sujet qu'en supposant qu'il y avait eu successivement plusieurs femmes semblables à celle-ci, que la mémoire des habitants s'était accoutumée à confondre entre elles, à cause de l'analogie de leur physionomie et de leurs habitudes ; et on citait, en effet, un titre de 1369, où le droit de coucher sous le porche du grand portail et de présenter l'eau bénite aux fidèles pour en obtenir quelque légère aumône, lui était garanti en reconnaissance du don qu'elle avait fait à l'église de plusieurs belles reliques de la Thébaïde.

Cette méprise paraissait d'autant plus vraisemblable, qu'on avait vu maintes fois la naine de Granville s'absenter pendant des mois, pendant des saisons, pendant des années, et même pendant le cours d'une ou deux générations, sans qu'on sut ce qu'elle était devenue ; et il fallait, en effet, qu'elle eût considérablement voyagé, car elle parlait toutes les langues avec la même facilité, la même propriété de termes, la même richesse d'élocution que le français de Blois ou de Paris, qui n'était pas lui-même sa langue naturelle. Cette science de souvenirs dont elle ne faisait aucun étalage, car elle ne se servait d'ordinaire que de notre patois bars-normand, lui avait donné, comme vous pouvez croire, un immense crédit dans les écoles où elle venait journallement recueillir pour ses repas les débris de nos déjeuners, et cette dernière particularité, jointe aux idées superstitionnelles et aux folles réveries dont nos nourrices et nos domestiques nous berceraient depuis l'enfance, avait valu à la pauvre naine, parmi les jeunes garçons de mon âge, un surnom assez fastidieux : on l'appelait la *Fée aux Miettes*. C'est ainsi que je vous en parlerai à l'avenir.

Ce qu'il y a de certain, monsieur, c'est qu'aucune difficulté de thème ou de version n'eût embarrassé la Fée aux Miettes, et elle se gardait bien de nous les expliquer sans nous les rendre aussi claires qu'elles l'étaient pour elle-même, de sorte que notre travail se trouvait infiniment meilleur et notre instruction aussi, puisque nous entendions parfaitement tout ce qu'elle nous faisait faire, et que nous pouvions appuyer par de bonnes autorités et de bons raisonnements tout ce que nous avions fait. Nous n'étions pas assez ingrats pour cacher les obligations que nous avions à la Fée aux Miettes, mais nos respectables maîtres, qui ne voyaient en elle qu'une misérable mendiane, et qui l'honoraienient cependant comme une digne femme, n'étaient pas fâchés de sentir notre émulation excitée par une illusion innocente. — Oh ! oh ! s'écriaient-ils en riant, quand il arrivait une excellente composition cécéronienne qui enlevait d'emblée la première place, — voici qui ressent la touche et l'inspiration de la Fée aux Miettes. — Et il n'y avait rien de plus vrai. J'ai souvent désiré de savoir si ce dicton s'était conservé à Granville.

— La Fée aux Miettes n'est donc plus à Granville, mon ami ?

— Non, monsieur ! répondit Michel en soupirant et en relevant les yeux au ciel.

VI

Où la Fée aux Miettes est représentée au naturel, avec de beaux détails sur la pêche aux coques et sur les ingrédients propres à les accommoder, pour servir de supplément à la « Cuisine bourgeoise. »

Il n'y avait pas un écolier à Granville qui n'aimât la Fée aux Miettes, continua Michel ; mais elle m'inspirait dès ma douzième année un penchant de vénération tendre et de soumission presque religieuse qui tenait à un autre ordre d'idées et de sentiments. Etais-je l'effet d'une reconnaissance profondément sentie, ou le résultat de cette éducation privée qui m'avait fait contracter de bonne heure, dans la conversation de mon oncle André, le goût de l'extraordinaire et du surnaturel, c'est ce que je ne saurais déterminer. Il est vrai, cependant, qu'elle m'affectionnait elle-même entre tous mes camarades, et que si je l'avais voulu, j'aurais toujours été le premier de l'école. Je ne le désirais point, parce que cet avantage qu'on prend sur les autres est une des raisons qui nous en font hâter, et que je regardais l'amitié comme un avantage bien plus doux que ceux qui résultent de la supériorité de l'instruction et du talent. C'était donc pour mon propre

bonheur, et il y a bien peu de mérite à cela, que, dans les fréquentes conférences où nous admettions la Fée aux Miettes, sous le porche de l'église, avant d'entrer à la messe ou aux vêpres, je lui disais le plus souvent, en la tirant un peu en particulier : — J'ai eu du temps cette semaine pour travailler à ma composition, et je la crois aussi bonne que je puisse la faire, en m'aider, à part moi, des conseils que j'ai reçus de vous jusqu'ici ; mais voilà Jacques Pellevey que ses parents veulent mettre dans les ordres, et Didier Orry, dont le père est bien malade et recevrait une grande consolation de voir Didier réussir dans ses études. Comme j'ai fait tout ce qu'il fallait pour contenter mon oncle et mes professeurs, je ne désire maintenant que de voir Jacques et Didier alterner à la première place jusqu'à la fin de l'année. Je vous prie aussi de soutenir un peu Nabot, le fils du receveur, quoique je sache bien qu'il ne m'aime pas, et qu'il me battrait s'il en avait la force ; mais parce qu'il me semble qu'il aurait moins d'aigreur dans le caractère s'il n'était pas si malheureux dans ses études et que le dépit d'être toujours le dernier n'eût pas altéré son naturel.

— Je ferai ce que tu me demandes, me répondit la Fée aux Miettes en prenant un petit air sérieux, et je ne suis pas étonnée que tu me l'aies demandé, parce que je connais ton bon cœur ; mais il serait possible, si je réussissais, que tu n'eusses pas le grand prix à la Saint-Michel. — Alors, lui répondit-il, cela me serait égal. — Et à moi aussi, reprenait la Fée aux Miettes, avec un sourire doux et significatif que je n'ai jamais connu qu'à elle.

J'eus pourtant le grand prix cette année-là, avec Jacques, qui entra au séminaire, et Didier, dont le père guérit. Nabot mérita l'*accessit* au grand étonnement de tout le monde ; mais il m'en a longtemps voulu, parce qu'il regarda comme une injustice la préférence qu'on m'avait donnée sur lui.

— Avez-vous eu d'autres ennemis au monde, Michel ?

— Je ne crois pas, monsieur.

Jusqu'ici je ne vous ai parlé que de l'âge et de la taille de la Fée aux Miettes. Vous ne la connaissez pas encore. Je vous ai dit, si je ne me trompe, qu'elle était assez svelte dans sa tournure ; mais cela ne peut s'entendre que d'une très vieille femme qui a conservé, par bonheur ou par régime, quelque souplesse et quelque élégance de formes. Elle prêtait souvent cependant à l'idée que nous nous faisions de sa décrépitude, en s'appuyant toute courbée sur une petite bâquille de bois du Liban, surmontée d'une forte poignée de je ne sais quel métal inconnu ; mais qui avait l'éclat et l'apparence du vieil or. C'est cette baguette curieuse, dont elle n'avait jamais voulu se défaire en faveur des juifs dans sa plus grande indigence, qui lui fit décerner bien avant nous, par les petites écoles de Granville, ses titres de féerie. Il est vrai qu'elle lui venait de sa mère, ou même de sa grand-mère, si la chronologie du monde permet cette supposition, et je vous demande si ces deux respectables personnes devaient avoir été de grandes princesses. Il faut bien passer quelques vanités aux pauvres gens. C'est le seul dédommagement de leurs misères.

Aussi n'était-ce pas ce petit trayers qui tourmentait ma vive et sincère amitié pour la Fée aux Miettes. Elle en avait un autre, la bonne femme, qui m'affligeait mille fois davantage, le souvenir d'une ancienne beauté qu'elle ne croyait pas tout à fait effacée, et dont elle parlait en se rongeant avec une complaisance qu'on ne pouvait s'empêcher de trouver risible. Je n'étais pas des derniers à m'en égayer en sa présence ; car autrement je ne me le serais jamais permis. Je lui avais trop d'obligations pour cela. — Tu as beau plaisanter, méchant sournois, disait-elle alors en me frappant gentiment de sa bâquille... Il arrivera un jour où mes charmes auront assez d'empire sur le beau Michel pour le faire extravaguer d'amour !... — De l'amour pour vous, Fée aux Miettes ! m'écriais-je en riant, ni plus, ni moins, en vérité, que pour ma bisaïeule, si elle ressusciterait aujourd'hui avec un siècle de plus sur la tête. — Et notre dialogue était bientôt couvert par les acclamations de toute la brigade joyeuse, qui dansait en rond autour d'elle en chantant : — Ah ! qu'elle est belle, la Fée aux Miettes !... Mais nous finissions toujours par la cajoler un peu, et elle s'en allait contente...

Ce n'est pas que la caducité de la Fée aux Miettes eût rien de repoussant. Ses grands yeux brillants, qui roulaient avec un feu incomparable entre deux paupières fines et allongées comme celle des ga-

zelles ; son front d'ivoire, où les rides étaient creusées avec des flexions si douces et si pures qu'on les aurait prises pour des embellissements ajustés par la main d'un artiste ; ses joues surtout, éclatantes comme une pomme de grenade coupée en deux, avaient un attrait d'éternelle jeunesse qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer ; ses dents même auraient paru trop blanches et trop bien rangées pour son âge, si, aux deux coins de sa lèvre supérieure, sa bouche fraîche et rose encore n'en avait laissé échapper deux, qui étaient à la vérité plus blanches et plus polies que des touches de clavécin ; mais qui s'allongeaient assez disgracieusement d'un pouce et demi au-dessous du menton.

— Et je me surprenais quelquefois à dire tout seul : — Pourquoi la Fée aux Miettes ne s'est-elle pas fait arracher ces deux diables de dents ?...

(*A suivre*).

Une horloge spéciale. — Dans un numéro de journal de 1854 on peut lire l'annonce suivante :

« A vendre une vieille horloge encore bonne pour une petite Commune ; s'adresser à la Municipalité de P... » OCTAVE D'

Définition. — *Avare* : Imbécile qui se laisse mourir de faim pour garder de quoi vivre.

Entre gourmets. — Vous ne connaissez pas mon petit vin blanc.

— Pas encore.

— Il faudra que je vous le fasse goûter un de ces matins, en déjeunant. Je suis sûr qu'il vous conviendra, il est excellent pour les huîtres !

Bonne à tout. — Une jeune institutrice actuellement sans place est citée comme témoin à décharge dans une affaire criminelle qui fait grand bruit :

— Dites-nous ce que vous savez sur cette affaire, demande le président.

L'institutrice songe à l'immense réclame qu'elle peut gagner gratuitement, et d'un seul coup :

— Je sais l'anglais, minauda-t-elle, le français, l'allemand et le russe... mais je saurais au besoin donner des leçons de danses et faire des lits.

Grand Théâtre. — M. Tapie n'a que des salles comibles. Il a trouvé le moyen de faire oublier au public la difficulté des temps actuels. On ne résiste pas à l'attrait de ses spectacles, attrait qu'assurent le choix des pièces, l'excellence de la troupe, le soin qui préside à la mise en scène. Demain soir, dimanche, *Le Voleur*, de Bernstein, une pièce fort émouvante, et *Prête-moi ta femme*, deux actes de fou-rire.

Kursaal. — Il existe peu d'opérettes aussi gaies que *La Périssole*. Or, en ces temps-ci, le rire est nécessaire. La direction du Kursaal a été bien inspirée en remontant cet ouvrage.

Donc, jeudi soir, à la première, les fameux comiques Rikal, Wild, Brémont et Quellat se chargèrent de dérider la salle. Il en sera de même ce soir samedi, dimanche, et lundi soir.

La location continue à *A la Civette*.

Royal Biograph. — Au nouveau programme « Jack le boxeur », une captivante comédie sportive, interprétée par William Russell, qui nage vigoureusement et se fait aussi décerner le titre de champion du monde de boxe, et par miss Francilia Bellington, une gracieuse comédienne du Nouveau-Monde. « Jack le boxeur » sera certainement un gros succès. Le second grand film « Mademoiselle Papillon » est une création émotionnante, attendrissante et gaie, qui bénéfice d'une interprétation remarquable et d'une mise en scène de premier ordre. Dimanche 16 courant, deux matinées à 2 1/2 heures et à 4 1/2 heures. A chaque représentation : dernières nouvelles mondiales. Service de chauffage de premier ordre.

